

## Du mythe à l'utopie : l'influence de la religion dans la littérature nationaliste canadienne-française du début du XX<sup>e</sup> siècle

Guillaume Boucher Raymond\*

L'influence de la religion catholique sur la société québécoise constitue, à bien des égards, un facteur déterminant dans la formation du Québec actuel. Le catholicisme a, entre autres influences, contribué à la sauvegarde d'une langue et d'une culture d'héritage français en terre d'Amérique. La force d'influence et d'action du clergé canadien-français atteint son apogée entre les années 1896 et 1929. L'accroissement rapide des effectifs religieux, la multiplication des paroisses et l'implication sociale du clergé dans la création de diverses organisations catholiques assurent une omniprésence de la religion dans la province de Québec. Toutefois ce clergé, en apparence tout-puissant, entretient en réalité une peur à l'endroit des innovations inspirées par la révolution industrielle. Pour s'en préserver, l'Église profite de son hégémonie pour élaborer et diffuser une pensée nationaliste axée sur la conservation des valeurs traditionnelles.<sup>1</sup> L'émergence de cette pensée se répercutera dans toutes les sphères de la société, notamment dans la littérature. À proprement parler, le nationalisme relève de la fiction, dans la mesure où la nation s'invente continuellement par le commun accord d'une

---

\* Cégep de Sainte-Foy

<sup>1</sup> Paul-André LINTEAU et al. *Histoire du Québec contemporain ; de la Confédération à la crise*, Montréal, Boréal express, 1979, p. 520 à 525.

population libérée et unie. Comment pourrait-il s'avérer possible pour une population aussi hétérogène que la société canadienne-française de l'époque d'atteindre cet état nationaliste de façon uniforme ? C'est en vertu de ces caractéristiques que la définition du nationalisme se rapproche de celle de l'utopie, genre littéraire popularisé à la Renaissance par Thomas More. C'est ainsi que les tenants d'une littérature *utopiste* dans la période comprise entre 1896 et 1929 ont fait la promotion, sans nécessairement en avoir l'intention, d'un certain nationalisme canadien-français. De quelle manière, les œuvres utopistes du début du XX<sup>e</sup> siècle, parmi lesquelles *Robert Lozé* d'Errol Bouchette (1903), *Némoville* d'Emma-Adèle Lacerte (1916), *Marcel Faure* de Jean-Charles Harvey (1922) et *La fin de la terre* d'Emmanuel Desrosiers (1931), puisque ce nationalisme fut diffusé et valorisé par le clergé, ont-elles été marquées par la récupération, consciente ou non, de mythes religieux ? Nous nous pencherons donc sur la présence de mythes religieux dans ce corpus. Nous observerons celle-ci par le emploi de symboles chrétiens phares issus principalement des récits de l'Apocalypse de saint Jean et de l'Exode. Nous nous attarderons, dans un premier temps, au mythe de la « cité sur la colline » représentant l'observatoire duquel on peut admirer la Jérusalem céleste, lieu isolé et idéal où les hommes accèderont à la vie éternelle au « Jugement dernier ». Dans un deuxième temps, nous observerons la conceptualisation littéraire de ce jugement exclusif par l'analyse du symbole mythique de l'étang de feu. Finalement, nous aborderons l'image de la traversée de la mer Rouge comme représentation de la libération d'une société face à un système politique défaillant.

### L'élévation céleste de la nation promise et le symbole de la cité sur la colline

D'entrée de jeu, l'isolement qui caractérise l'utopie est un fait universellement admis autant par les philosophes que les littéraires. Alexandre Cioranescu rappelle que cet isolement ne demeure, en réalité, qu'un artifice de nature littéraire motivé par le besoin de

distinguer une terre unique. Dans la plupart des cas observés, le cloisonnement s'effectue par le biais de frontières physiques qui sont en fait l'illustration d'une distanciation politique et idéologique entre deux sociétés. D'un point de vue manichéen, la division en deux systèmes, l'un parfait et l'autre pas, exige une marginalisation du lieu utopique par rapport à son environnement immédiat.<sup>2</sup> La présente étude prend pour modèle religieux d'utopie le mythe chrétien catholique de la Jérusalem céleste, puisqu'il respecte le schéma narratif des canons utopiques de Platon et de More. Outre son isolement, l'utopie a ceci de particulier qu'elle exige que son narrateur présente et décrive de façon détaillée la cité isolée. Le symbole mythique de la « cité sur la colline » issu de l'Apocalypse selon saint Jean servira de modèle quant au déroulement de la présentation du lieu utopique :

Alors, l'un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept derniers fléaux vint m'adresser la parole et me dit : Viens, je te montrerai la fiancée, l'épouse de l'agneau. Il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu.<sup>3</sup>

Nous analyserons la matérialisation des frontières de chacune des utopies présentes dans le corpus ainsi que la présence d'éléments correspondant au mythe sélectionné.

Tout d'abord, l'intérêt du roman *Marcel Faure* provient de sa fidélité au mythe religieux. En ce qui a trait à la frontière séparant les deux mondes, elle prend ici la forme d'un accident du terrain. La ville prend place dans un plissement du terrain entouré de montagnes, d'où le nom évocateur de « Valmont ». <sup>4</sup> C'est dans un chapitre intitulé « La cité de vie » que Marcel Faure fera la description

---

<sup>2</sup> Alexandre CIORANESCU, *L'avenir du passé : Utopie et littérature*, Paris, Gallimard, 1972, p. 33.

<sup>3</sup> Ap 21, 9-10.

<sup>4</sup> Jean-Charles HARVEY, *Marcel Faure*, Montmagny, Imprimerie de Montmagny, 1922, p. 88.

de Valmont. Ce titre intéressant, « la cité de vie », permet de tracer des correspondances entre Valmont et la Jérusalem céleste, lieu de vie éternelle : « [...] les deux amis obliquèrent vers le nord, par une rue commerciale conduisant au sommet de la colline qui domine le fleuve. [...] En s'éloignant de l'Universel, ils avaient gravi la colline au sommet de laquelle s'élevait une vaste église en pierre de taille.<sup>5</sup> » Nous constatons dans un premier temps que, dans le but de gravir la colline, les deux amis doivent s'éloigner de « l'Universel ». Concrètement, il s'agit d'un secteur commercial, mais celui-ci symbolise le monde des Hommes, ce monde séculier dont il faut s'éloigner, comme l'apôtre Jean invite d'ailleurs à le faire dans l'Apocalypse. Notons dans un deuxième temps que le narrateur signale la présence d'un fleuve dominé par une colline. Dans le mythe, on trouve une de ces sources d'eau qui porte le nom de Fleuve de vie.<sup>6</sup> Finalement, à l'endroit où se trouve le trône blanc de Dieu au sommet de la colline, le roman *Marcel Faure* y substitue une église. Dans les deux cas, le Seigneur prend place au sommet du monde. On retrouve une bonne quantité de ces exemples, mais ceux-ci suffisent pour la comparaison faite avec les autres romans utopiques québécois, tels que *Robert Lozé* qui procède, à certains égards, à une réécriture moins fidèle du mythe de la cité sur la colline.

« La ville de l'industrie », que l'on retrouve dans le roman d'Errol Bouchette, se situe au cœur de la forêt canadienne. Un obstacle naturel, la forêt, forme encore une fois les limites hermétiques de l'utopie. Ces limites marquent l'éloignement d'une idéologie industrielle d'exploitation forestière. Le protagoniste, Jean, cherche à installer une élite francophone dans ce secteur économique. En ce qui a trait à la présentation des lieux, il est difficile, d'une part, de passer à côté du fait que le personnage « témoin » de l'utopie porte le même nom que l'apôtre mis en scène dans le récit de l'Apocalypse, Jean. Par contre, à la différence de Marcel Faure,

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 85-86.

<sup>6</sup> Ap 22, 1.

Jean Lozé ne fait pas figure de prophète, mais semble jouer un rôle similaire à celui de Dieu : « Sur une hauteur voisine d'où l'œil pouvait embrasser l'établissement tout entier, on avait construit la demeure du directeur des travaux. [...] Ce lieu allait bientôt s'animer sous l'impulsion de sa volonté. Aussi était-il expressif ce regard du maître et du fondateur.<sup>7</sup> » Le principe de flexibilité, selon la mythocritique de Pierre Brunel, permet cette modification du mythe, laquelle témoigne plutôt de l'influence certaine de la religion dans ce roman. Par contre, nous pouvons émettre l'hypothèse que Jean Lozé s'en remet aux qualités de l'homme pour l'administration de la nouvelle nation plutôt qu'à l'intervention divine. D'autre part, on constate, comme dans l'Apocalypse, l'utilisation de l'image du mont qui surplombe la cité. Ce point de vue plus platonicien de la gouvernance de la cité se retrouve également dans le roman *Némoville* d'Emma-Adèle Lacerte.

Contrairement à *Marcel Faure* et à *Robert Lozé*, romans mettant en scène des utopies que l'on pourrait qualifier d'économiques ou d'industrielles, *Némoville* présente une cité où le seul idéal à atteindre est celui du bonheur. Dans cette optique, le personnage de Roger de Ville, d'un commun accord avec les autres naufragés, créera la cité sous-marine. De cette façon, la surface de la mer constitue, dans ce roman, l'obstacle qui restreint l'atteinte de Némoville et qui marque l'éloignement de la vie terrestre : « Du haut de cette montagne, on verrait la terre s'étendre à perte de vue, ou bien on apercevrait la mer l'entourant, hélas ! d'un cercle presque infranchissable pour les naufragés.<sup>8</sup> » Notons d'emblée la récupération du symbole de la montagne. Cependant, ce sommet n'offre aucune vue sur une quelconque cité, ce qui constitue une différence notable avec les romans précédents : « L'océan offrait, [*sic*] cependant une particularité, qui ne manqua pas d'intéresser les deux amis [...] l'eau était si limpide que le regard pouvait plonger à une gran-

---

<sup>7</sup> Errol BOUCHETTE, *Robert Lozé*, Montréal, A.P. Pigeon Imprimeur, 1903, p. 55.

<sup>8</sup> Emma-Adèle LACERTE, *Némoville*, Montréal, Les éditions du Résurrectionniste, 2003, p. 44.

de profondeur : quand les vagues se retiraient, on voyait même le fond [...]»<sup>9</sup> C'est notamment pour cette raison que la ville se construira à cet endroit et non sur l'île où ils se trouvent. Nous aurons l'occasion de reparler de cet aspect ultérieurement. Si ce roman passe sous silence l'allure générale de la cité lorsque les deux amis se retrouvent sur le sommet de la colline, celui d'Emmanuel Desrosiers le fait davantage.

On ne repère dans *La fin de la terre* ni description de la future cité, mis à part la mention de la présence d'un climat salubre ainsi que d'une flore et d'une faune abondantes, ni accident du relief qui s'apparente à une montagne. Par contre, la frontière est clairement établie entre l'ancien et le nouveau monde : « La commission Herman Stack dont je fais partie est revenue de Mars. [...] On nous a fort bien reçus et assigné tout un hémisphère pour l'installation de l'humanité.<sup>10</sup> » Dans le but de rejoindre la cité, l'espace, frontière qui sépare la Terre de Mars, implique une ascension. On ne peut qu'admirer la souplesse du texte qui permet au mythe de s'adapter au contexte d'écriture de ce récit d'anticipation. Par la même occasion, on peut désigner le docteur Erzberger comme l'équivalent de l'apôtre Jean qui fut chargé de diffuser le récit de l'Apocalypse et de faire part aux hommes de l'existence d'une Jérusalem céleste, puisqu'il remplit le même rôle. Il semble que ce soit les seuls rapprochements que l'on puisse faire entre le mythe et ce roman.

De façon générale, quelques éléments sont récurrents dans la récupération du mythe de la cité sur la colline. La réécriture du mythe a donné lieu à la modification de quelques éléments mythiques, sans toutefois faire abstraction de l'importance accordée à l'existence de la frontière qui sépare le milieu d'origine du lieu céleste. On considère importante la frontière, laquelle isole la terre promise des influences extérieures, car elle conforte l'image du lieu à accès restreint. Cet isolement consiste, dans une optique nationaliste, en une

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>10</sup> Emmanuel DESROSIERS, *La fin de la terre*, Montréal, Librairie de l'Action catholique française, 1931, p. 83.

garantie d'indépendance et d'autonomie politique, d'où son importance dans ces romans utopiques. L'isolement prévient la contamination du système par un autre et revalorise le statut des Canadiens français en faisant d'eux des exemples de vertu, ce qui explique leur entrée dans l'utopie.

### **L'exclusion de l'impureté et le symbole de l'étang de feu**

L'isolement garantit la pureté de l'utopie. Alexandre Cioranescu affirme que « [l'utopie] a la phobie de la contamination, car le contact avec des systèmes différents serait une nouvelle infraction au principe d'uniformité ».<sup>11</sup> L'évocation de ce principe propre à l'utopie amène à se pencher sur une autre question importante. Considérant que la cité pure n'est accessible que par des êtres qui ont en commun un certain nombre de valeurs privilégiées par le système en place, se peut-il que la religion joue, dans le corpus à l'étude, un rôle dans la sélection des élus ? A priori, il semblerait que oui, de la même manière que la Jérusalem céleste n'ouvre ses portes qu'à la suite du Jugement dernier : « Un autre livre fut ouvert : le livre de vie, et les morts furent jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui était écrit dans les livres. [...] Et quiconque ne fut pas trouvé inscrit dans le livre de vie fut précipité dans l'étang de feu.<sup>12</sup> » De façon générale, l'étang de feu représente ni plus ni moins que l'exclusion du monde parfait qui s'offre de l'autre côté de la frontière. La sélection des élus et les valeurs préconisées lors du Jugement peuvent revêtir différentes formes, mais si notre hypothèse est juste, elles devraient, à tout le moins, être guidées par des principes religieux.

D'entrée de jeu, dans le roman de Jean-Charles Harvey comme dans les trois autres, le processus de sélection n'est pas explicitement présenté. Toutefois, on mentionne clairement la pensée qui guide la création de l'utopie. Ceci permet d'établir la ligne de par-

<sup>11</sup> Alexandre CIORANESCU, *op.cit.*, p. 33.

<sup>12</sup> Ap 20, 12-15.

tage entre ceux qui peuvent être reçus dans la cité et ceux qui ne le peuvent pas :

[...] ces bœufs fiers de leur force et de leur poil soyeux, mon père les devait à la divine, à la nécessaire sélection. [...] Ainsi des hommes ! Renfermons les rachitiques, les imbéciles [...] La sélection ! C'est mon ambition de devenir ministre de la sélection. Alors, vous ne verrez dans le pays que de beaux et fiers hommes comme nous ; que des femmes taillées en déesses [...] <sup>13</sup>.

L'extrait met bien en évidence l'idée de sélection divine qui amène une purification. D'ailleurs, cette liste exclusive correspond à un verset de l'Apocalypse : « Quant aux lâches, aux infidèles, aux meurtriers, aux impudiques, aux magiciens, aux idolâtres et à tous les menteurs, leur part se trouve dans l'étang embrasé de feu et de soufre [...] <sup>14</sup> » Également, l'utilisation du pronom « nous » conforte cette idée de nation belle et vertueuse. Le roman *Robert Lozé* présente cet aspect sélectif, de façon moins éloquente certes, mais évoque tout de même une certaine standardisation des valeurs au sein du village de l'industrie.

Aucune liste, aucune énumération ni aucun jugement ne sont exprimés par le narrateur avant que le village ne soit habité par les élus. Cependant, après coup, le narrateur jette un regard sur la population, regard par lequel il nous révèle le dénominateur commun qui unit les hommes et les femmes : « Aujourd'hui des hommes nombreux y sont réunis, dans la paix et l'harmonie, pour accomplir le précepte divin qui nous enjoint le travail. Ces hommes sont des chrétiens et ils ont dressé, tout à côté de leur usine, l'autel de Dieu vivant <sup>15</sup>. » Sans que l'auteur ait évoqué un quelconque processus de sélection, il s'avère évident que le travail et l'allégeance religieuse forment les valeurs communautaires. La standardisation telle

<sup>13</sup> Jean-Charles HARVEY, *op.cit.*, p. 38-39.

<sup>14</sup> Ap 21, 8.

<sup>15</sup> Errol BOUCHETTE, *op.cit.*, p.125.

qu'elle est exprimée dans l'extrait témoigne de l'épuration préalable à l'investissement de la cité. Du moins, on peut prétendre qu'elle ne relève pas du hasard comme l'utopie sous-marine d'Emma-Adèle Lacerte nous en donne l'impression.

L'union des Némovilliens cause effectivement un problème en lien avec les raisons qui ont motivé leur rassemblement. Bien évidemment, l'auteur mentionne que les futurs habitants de Némoville recherchent « un pays plus favorable<sup>16</sup> ». Par contre, cela semble, de prime abord, constituer leur seul point commun. Comment expliquer que ces personnages se sont tous retrouvés dans le même bateau ? L'absence de réponse évidente est-elle suffisante pour en conclure inévitablement au fruit du hasard ? Non, puisque si tel était le cas l'auteur n'insisterait pas autant sur cette recherche commune du monde meilleur. D'ailleurs, Pierre Brunel affirme que le fait de s'en tenir uniquement à l'explicite s'avère une erreur, l'absence d'éléments mythiques étant également significative.<sup>17</sup> De plus, l'allégeance religieuse de cette population semble prendre une place importante : « tous les habitants de Némoville appartiennent à la religion catholique romaine<sup>18</sup> ». Ainsi, si cette « coïncidence » fait en sorte de rassembler les agents d'une même communauté religieuse, il serait plus juste de parler de « providence ». *Ipsa facto*, cette nation émane de la volonté de Dieu. Si cette divine sélection marque les trois romans précédents, *La fin de la terre* n'en montre aucune trace.

Cela s'explique du fait que cette œuvre, que nous avons considérée de prime abord comme une utopie, s'avère être en réalité une dystopie. Ces deux concepts connexes ne trouvent leur distinction que sur le plan de leur fonction « sociale ». Tandis que l'utopie fait, d'une part, une « critique de la société ambiante et [d'autre part,] la description d'une société différente où les défauts de la précédente

---

<sup>16</sup> Emma-Adèle LACERTE, *op.cit.*, p. 39.

<sup>17</sup> Pierre BRUNEL, *Mythocritique ; Théories et parcours*, Paris, PUF, 1992, p. 75-76.

<sup>18</sup> Emma-Adèle LACERTE, *op.cit.*, p. 62.

ne se retrouvent plus<sup>19</sup> », la dystopie, pour sa part, ne remplit que la première des deux fonctions. Oui, le roman de Desrosiers présente la promesse d'une terre nouvelle, Mars, mais le centre d'intérêt de sa narration repose essentiellement sur la situation décadente qui a lieu sur Terre, comme l'indique son titre. De ce nouveau point de vue, il apparaît logique que nous n'ayons pu observer une description évoquant la pureté et la vertu du lieu. D'ailleurs, il n'est jamais précisé si les émigrés se sont véritablement rendus sur Mars. Le narrateur, lors de sa conclusion, laisse planer un doute :

Les usines de Niagara réglées automatiquement devaient fonctionner sans l'aide humaine [...]. Mais cette portion de territoire résisterait-elle à la pression intra terrestre ? En cas contraire le vide viendrait surprendre ces extraordinaires voyageurs en cours de route et ce serait alors la plus effroyable des morts !<sup>20</sup>

Également, on peut émettre l'hypothèse qu'il y a absence de processus de sélection, car celui-ci doit se réaliser à la suite de la destruction de la Terre et de l'établissement d'une cité parfaite, de la même manière que le mythe le raconte. Ce faisant, il s'agirait d'une trace explicite de la réécriture de ce mythe.

Au premier abord, ces œuvres présentent de nombreuses traces explicites d'un système d'intégration et d'exclusion servant à produire une population uniformisée. L'uniformisation et la régulation du peuple constituent des facteurs importants dans la formation d'une nation, parce qu'elles créent une identité forte et imperturbable, mais également parce qu'elles assurent le maintien de l'ordre. On évite ainsi la jalousie, la recherche du progrès, l'ouverture sur de nouvelles pensées et la révolte contre l'autorité, contrairement au milieu où la liberté populaire fait régner le chaos au sein de la collectivité, comme c'est le cas dans le genre dystopique. Pour l'ensemble du corpus, à l'exception de *La fin de la terre* qui met en

---

<sup>19</sup> Anne STAQUET, *L'utopie ou les fictions subversives*, Zurich, les éditions du Grand Midi, 2003, p. 7.

<sup>20</sup> Emmanuel DESROSIERS, *op.cit.*, p. 106.

scène la planète en entier, l'identité du peuple destiné à vivre dans la cité parfaite se caractérise par sa langue (le français), son milieu d'origine (le Québec) et son allégeance religieuse (chrétien catholique). Au sujet de cette dernière caractéristique, la présence manifeste d'églises, comme lieux de culte collectifs, dans les utopies *Némoville*, *Robert Lozé* et *Marcel Faure*, montre l'importance de l'influence religieuse dans le maintien de l'ordre social, vu que la religion a la capacité de fournir des réponses aux problèmes d'ordre moral.

### La fuite vers l'autre monde et la traversée de la mer Rouge

Comme nous l'avons souligné précédemment, l'utopie consiste en un lieu symbolique qui représente la perfection. L'élimination des maux d'une société préexistante collabore à la conservation de la vertu. La recherche d'un monde idéal traduit le besoin de se libérer d'un système en place imposé par une élite oppressante. L'atteinte de l'utopie marque donc l'aboutissement d'un processus de libération. Par contre, cette liberté est plutôt illusoire dans la mesure où elle n'appartient qu'à ceux qui consentent à obéir à une ligne de conduite rigoureuse, qui, comme nous le savons, uniformise et standardise la population. Cette réflexion n'a pas pour dessein de faire le procès de l'utopie, mais plutôt de nuancer la signification de l'expression « cité parfaite ». Il importe de comprendre que cette perfection n'émane pas de la liberté du peuple, mais bien de sa libération, d'où l'importance d'analyser les marques du mythe de la traversée de la mer Rouge. Dans le récit de l'Apocalypse, les fils d'Israël bénéficient d'une place privilégiée dans la Jérusalem céleste grâce au culte voué à Dieu en échange de leur libération d'Égypte. Ainsi, nous considérerons maintenant les mythes se rapportant à la traversée et à l'allégeance à un culte.

Le roman *Némoville* se démarque cette fois par la quantité de mythes<sup>21</sup> en lien avec la question de la libération. Effectivement, les

---

<sup>21</sup> Voir commentaire précédent.

propos du narrateur donnent, d'abord, plusieurs références directes au mythe étudié. Commençons par le rôle que joue la mer. Dans le roman d'Emma-Adèle Lacerte comme dans le récit de l'Exode, la surface de la mer représente le passage qui mène vers un monde meilleur : « Les passagers, peu nombreux, une cinquantaine en tout, étaient des émigrés [qui] cherchaient un pays plus favorable; voilà tout.<sup>22</sup> » En outre, l'utilisation du mot « émigrés » pour qualifier les passagers du *Queen of the Waves* s'avère importante. Non seulement la définition du mot est éloquente (individu qui s'exile pour des raisons politiques ou économiques), mais le mot lui-même retient l'attention, car les fils d'Israël se désignent par le même vocable :

Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme Dieu Puissant [...] Puis j'ai établi mon alliance avec eux, pour leur donner le pays de Canaan, pays de leurs migrations où ils étaient des émigrés. Enfin j'ai entendu la plainte des fils d'Israël, asservis par les Égyptiens [...] [J]e vous délivrerai de leur servitude.

On retrouve également dans *Némoville* des correspondances entre l'établissement d'une pratique religieuse dans la ville sous-marine et l'instauration du culte de Dieu par les fils d'Israël. Tout d'abord, le peuple de *Némoville* choisira un prêtre, l'abbé Bernard, pour exercer le sacerdoce. Ensuite, il construira une église afin d'officialiser son allégeance à Dieu. Bien que les liens soient moins nombreux dans le cas de *Robert Lozé*, il n'en reste pas moins que les composantes essentielles, soit la libération et le culte, sont présentes.

Comme il a été souligné précédemment, l'action de l'homme dans l'atteinte de l'utopie semble primer dans le roman d'Errol Bouchette, contrairement à ce qu'on peut voir dans *Némoville* et dans *Marcel Faure* où la quête a pour guide la Providence. Cela transparaît également dans la recherche d'un monde meilleur. Celle-ci s'opère

---

<sup>22</sup> Emma-Adèle LACERTE, *op.cit.*, p. 39.

sur deux plans : individuel et collectif. Sur le plan individuel, le personnage de Robert Lozé vivra avec angoisse la transition d'un monde à l'autre : « [...] Il était sur le rivage d'une mer, les pieds disparaissant dans les sables mouvants. En se jetant à la nage il aurait pu se sauver, mais il n'osait se plonger dans ce bain qui l'aurait pourtant régénéré [...] Robert, prisonnier de la fatalité, réussirait-il à rompre ses chaînes ?<sup>23</sup> » La métaphore utilisée par l'auteur illustre bien la difficulté qu'impose cette libération. Du reste, la peur de ne jamais atteindre « l'autre rive » fait partie de la trame normale du mythe : « Les fils d'Israël eurent grand-peur et crièrent vers le Seigneur. Ils dirent à Moïse : [...] Mieux vaut pour nous servir les Égyptiens que mourir au désert.<sup>24</sup> » Étonnamment, la force du groupe permet de surmonter cette crainte : « Elle n'est pas morte cette pensée profonde qui leur a permis de s'affranchir de tant de jougs qui semblaient devoir les écraser. [...] Aux jours de grandes crises, nous verrons toujours la nation prendre, dans un réveil général, sa place à la tête du progrès.<sup>25</sup> » Ceci conforte l'idée émanant du récit utopique selon laquelle la confiance accordée aux capacités de l'homme l'autorise à devenir autonome. D'ailleurs, il y a ceci de particulier dans le fait que le personnage de Robert Lozé présente la libération des Canadiens-français, qu'il nomme ses compatriotes, comme chose du passé. La mention de l'affranchissement du joug et la désignation de la nation comme entité existante appuient ce postulat. Suivant cette logique, il ne manquerait que l'union autour des valeurs préconisées, soit le travail, que l'on exprime dans l'extrait par l'idée de progrès, et la pratique religieuse. Pour ce qui est du culte, il apparaît inutile de réitérer les preuves de l'établissement d'une église au sein du village de l'industrie. Cette idée de libération par le travail est reprise également dans *Marcel Faure*.

La population canadienne-française apparaît, dans *Marcel Faure*, soumise au servage de la communauté anglophone. La prise de

<sup>23</sup> Errol BOUCHETTE, *op.cit.*, p.42

<sup>24</sup> Ex 14, 10-12.

<sup>25</sup> Errol BOUCHETTE, *op.cit.*, p. 139.

conscience de cette domination provoque le besoin d'atteindre un monde meilleur. D'une part, considérons la fonction que remplit le personnage de Marcel dans la libération du peuple de la province de Québec : « Sa vocation lui était révélée, et, à cette heure où l'inspiration du bien le foudroyait, il était prophète.<sup>26</sup> » Le seul emploi du mot « prophète » vient confirmer l'implication de Dieu dans ce processus de libération. De ce fait, il serait logique d'associer la future nation à un culte chrétien catholique, et à plus forte raison lorsqu'elle se dote d'un lieu pieux. D'autre part, même si la traversée n'est point explicitement évoquée, l'énoncé de la mission prouve que l'entreprise se solde par l'accession d'un milieu de vie différent du précédent : « Surtout je veux créer un centre d'activité et de régénération nationales, où mes compatriotes apprendront comment on peut forger l'indépendance d'une race.<sup>27</sup> » La formation d'une société nouvelle et autonome est, par la même occasion, validée par l'évocation des concepts de nation (race), de renaissance (régénération), de travail (forger) et de liberté (indépendance). Toutefois, comme nous le constaterons avec le roman d'Emmanuel Desrosiers, bien qu'habituellement religieux, le culte peut se vouer à autre chose qu'à un Dieu.

L'importance accordée à la technologie et au progrès dans *La fin de la terre* donne l'impression que la science s'est développée au détriment de la religion. Certains individus que l'on présente comme des marginaux ont tout de même conservé le respect des valeurs religieuses. Mais justement, la marginalisation de ces pratiques témoigne d'une chute importante de l'influence cléricale. Dans ce cas, quelle instance permet à la société de conserver un certain ordre ? C'est dans cette optique que nous considérons que la libération du peuple de la Terre résulte d'une percée technologique plutôt que d'une intervention providentielle :

Le Rayon K avait certes prolongé la durée de l'existence des hommes d'une cinquantaine d'années,

<sup>26</sup> Jean-Charles HARVEY, *op.cit.*, p. 9.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 52.

mais rien n'avait encore été trouvé qui put enrayer la mort. Les humains ne connaissaient plus la douleur physique, mais par contre subsistait toujours l'incertitude morale, le plus grand des maux des hommes, plus grand même que la mort.<sup>28</sup>

À l'évidence, l'institution scientifique maintient l'ordre dans le monde ; à l'instar d'un ordre moral assuré par la religion, nous avons droit à un ordre physique régi par la science. Toutefois, la libération des maux physiques n'assure aucunement l'uniformisation du peuple ; elle a plutôt la propriété de diviser la population. Donc, la complète liberté dont bénéficient les Terriens engendrerait le chaos qui règne sur la planète et justifierait la présence de « dissidents à une théorie quasi universellement se.<sup>29</sup> » Ceci étant dit, le culte scientifique, aussi dysfonctionnel soit-il, existe bel et bien dans *La fin de la terre*.

Ce qui ressort de l'analyse de la réécriture de ce mythe est que la libération est impérativement une entreprise de société qui demande la mobilisation de plusieurs individus semblables, d'où l'idée de nation. Cela tombe sous le sens. Par contre, la force du groupe ne réside pas dans le nombre, mais dans l'unification par le respect d'une idéologie commune, la peur de l'inconnu engendrant la division. Cette idéologie, pour assurer le maintien de l'ordre social, doit être en mesure de répondre à des questions d'ordre moral, réponses ayant la particularité de standardiser les comportements des individus.

En somme, ces récits utopiques tracent bien le portrait d'une nation canadienne-française en cours de formation. Même si ces œuvres relèvent de la fiction, le nationalisme qui s'y inscrit fait partie d'une entreprise réelle qui prend place dans la province de Québec à cette époque. Union, uniformisation, indépendance et autonomie sont des concepts nationalistes qui parsèment les utopies québécoises *Robert Lozé* d'Errol Bouchette, *Némoville* d'Emma-Adèle La-

<sup>28</sup> Emmanuel DESROSIERS, *op.cit.*, p. 94.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 48-49.

certe, *Marcel Faure* de Jean-Charles Harvey et *La fin de la terre* d'Emmanuel Desrosiers. De surcroît, la présence de mythes religieux dans ces œuvres révèle l'importance du rôle que joue la religion dans l'unité nationale, et à plus forte raison lorsque les valeurs traditionnelles préconisées par le clergé, la langue française, l'attachement à la terre et la pratique de la religion catholique deviennent l'objet d'un culte et les caractéristiques identitaires d'une société. En regard de ces constats, comment se fait-il que des œuvres, qui ont pourtant fait la promotion d'un clérico-nationalisme encouragé à cette époque, soient passées pratiquement sous silence ou, du moins, n'aient pas bénéficié de l'attention à laquelle nous nous serions normalement attendus ? Nous pouvons, à cet effet, émettre quelques hypothèses. D'abord, il est vrai que le roman d'Errol Bouchette se situe dans un courant de pensée dominant au Québec en faisant valoir l'indépendance économique du Canada français.<sup>30</sup> Par contre, l'auteur prêche plutôt le progrès que le traditionalisme et s'inspire d'une industrialisation étasunienne, tandis que le nationalisme lutte contre la menace de l'assimilation anglophone. Ensuite, *Marcel Faure* semble avoir tout du roman clérico-nationaliste modèle, mais la critique qu'il fait des institutions canadiennes-françaises a certainement eu pour effet de choquer le clergé. D'ailleurs ce dernier n'a pas épargné le roman des ciseaux de la censure.<sup>31</sup> Enfin, pour ce qui est de *Némoville* et de *La fin de la terre*, il y a fort à parier que leur manque de vraisemblance, étant donné que ces romans relèvent de la science-fiction, a contribué au désintéressement de l'élite bien pensante. Peut-être que, finalement, la réponse à la promotion d'un clérico-nationalisme se trouvait, encore à cette époque, dans le roman régionaliste.

<sup>30</sup> Jean-François CHASSAY, *Voix et Images*, « Sciences et technosciences au Québec : Robert Lozé face au progrès », Montréal, Université du Québec à Montréal, printemps 1994, p. 464.

<sup>31</sup> Pierre HÉBERT *et al.* *Dictionnaire de la censure au Québec*, Montréal, Fides, 2006, p. 443.



## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus

- BOUCHETTE, Errol. *Robert Lozé*, Montréal, Pigeon A.P. Pigeon imprimeur, 1903, 170 p.
- DESROSIERS, Emmanuel, *La fin de la terre*, Montréal, Librairie de l'Action catholique française, 1931, 107 p.
- HARVEY, Jean-Charles. *Marcel Faure*, Montmagny, Imprimerie de Montmagny, 1922, 214 p.
- LACERTE, Emma-Adèle. *Némoville*, Montréal, Les éditions du Résurrectionniste, 2003, 195 p.

### Études

- BRUNEL, Pierre. *Mythocritique ; Théories et parcours*, Paris, PUF, 1992, 294 p.
- BRUNEL, Pierre. *Mythe et Utopie : leçons de Diamante*, Napoli, Vivarium, 1999, 110 p.
- CHASSAY, Jean-François. *Voix et Images*, « Sciences et technologies au Québec : Robert Lozé face au progrès », Montréal, Université du Québec à Montréal, printemps 1994, p. 464 à 544.
- CIORANESCU, Alexandre. *L'avenir du passé : Utopie et littérature*, Paris, Gallimard, 1972, 298 p.
- HÉBERT, Pierre *et al.* *Dictionnaire de la censure au Québec*, Montréal, Fides, 2006, 715 p.

LINTEAU, Paul-André *et al.* *Histoire du Québec contemporain ; de la Confédération à la crise*, Montréal, Boréal express, 1979, 658 p.

SOCIÉTÉ BIBLIQUE CANADIENNE. *Traduction œcuménique de la Bible*, Montréal, 1988, 1861 p.

STAQUET, Anne. *L'utopie ou les fictions subversives*, Zurich, les éditions du Grand Midi, 2003, 182 p.